

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

ON S'ABONNE chez
M. FABRE et LE-
PROUON, Libraires, et
au Bureau du Journal, à
Montréal.

MELANGES RELIGIEUX,
—o—
RECUEIL PÉRIODIQUE.

PRIX D'ABONNE-
MENT, quatre piastres
pour l'année, cinq pias-
tres, par la poste, pay-
ables d'avance.

VOL. 4.

MONTREAL, MARDI, 19 JUILLET 1842.

No. 6.

INFLUENCE DE LA RELIGION SUR L'ORDRE SOCIAL.

M. l'abbé Fayet, curé de Saint-Roch, a prêché, le 12 février, devant un brillant et nombreux auditoire, sur un sujet qui intéresse vivement toutes les classes de la société, et qui devrait être surtout l'objet des profondes méditations de nos législateurs et de nos hommes d'Etat. Il a développé cette double vérité, que sans la religion la raison humaine est impuissante pour persuader la pratique des vertus qui fondent la prospérité publique, et que sans la religion la raison humaine est impuissante pour réprimer les crimes qui troublent cette prospérité.

Afin d'assurer le bien public au sein d'une nation, il faut trouver le moyen d'établir sur une base solide la bonne foi dans les transactions, la probité dans le commerce, la sincérité dans les engagements, enfin tous les devoirs que comprend le respect des personnes et des biens. Or, pour arriver à cette heureuse fin, ceux qui repoussent l'influence de la religion prétendent mettre à sa place les leçons de la morale puisée dans une éducation philosophique, la gloire et l'immortalité promises aux belles actions, la beauté de la vertu capable de lui attirer des adorateurs, la honte et le remords du crime qui doivent en inspirer de l'éloignement. Mais tous ces motifs, si beaux dans les livres, sont sans influence dans la conduite; ils fourniront de belles pages aux orateurs, et ne feront pas éclore une bonne œuvre.

1. Les leçons de la sagesse humaine ne retentissent jamais aux oreilles du peuple, et même elles ne sont pas profitables au petit nombre de disciples qui les entend. La raison de l'élève, mûrie et développée, soumet au creuset de l'analyse les enseignemens de ses maîtres; elle lui dit que celui qui n'a point de Dieu n'a point de maître; que, comme il ne doit vivre que pour soi, il doit tout à lui-même; que le contrat mutuel entre les membres et le corps de la société est un engagement fondé tout entier sur l'espoir certain de trouver son bonheur dans le bonheur public, engagement par conséquent qui l'oblige à contribuer dans son loisir à la félicité des autres, mais qui ne peut jamais l'obliger d'en devenir la victime.

2. Qu'est-ce que la gloire et l'immortalité pour l'homme sans religion? Elles ne peuvent être que l'estime et la religion dont ses semblables honoreront ses vertus après sa mort. Or, ce motif est encore efficace parce qu'il n'est pas universel.

“Allez prêcher la gloire et l’immortalité dans nos places publiques, dans l’atelier de l’artisan, dans la chaumière du laboureur, dans la demeure de l’homme de peine: ils ne vous entendront pas: ils croiront que vous leur parlez de bravoure, de courage et d’intrépidité guerrière, car voilà la gloire et l’immortalité telle que le peuple se la fait à lui-même. Dites-leur, toutefois, pour vous faire comprendre, qu’ils doivent s’interdire le mensonge, la fraude, le vol, la calomnie, l’intempérance, parce que leurs petits-neveux béniront leur mémoire, et que leur nom, répété d’âge en âge, sera environné d’un culte universel d’admiration. Eh! que leur importe? Ils savent bien que leur vices on leurs vertus obscures ne seront point portés au tribunal de la postérité. Des crimes brillans, des qualités étonnantes, échappent seules à l’oubli; et, quoiqu’il y ait toutes les trompettes de la renommée sonnent à la fois depuis long-tems, pas une ne se fait entendre pour encourager les vertus paisibles qui garantissent le bonheur des familles et la tranquillité des états.

3. La vertu, cet Evangile des cœurs droits. le livre classique des belles ames : la vertu, la couronne des adolescents et des vierges modestes, le voile nuptial des jeunes épouses. le plus riche apanage de l’homme, la chaise d’or qui suspend la terre au trône de Dieu, le trésor qui brille entre tous les biens comme le soleil entre tous les astres, n’est cependant hors de la religion qu’une idole impuissante, à laquelle il est inutile de sacrifier.

“Oui, lorsque l’utilité, les passions et le tempérament se trouveront d’accord avec les devoirs, le choix ne sera pas douteux. Et voilà la réponse à la question: pourquoi l’on trouve de temps en temps des hommes vertueux sans religion? Mais lorsqu’on sera placé entre la douleur amère de perdre la santé, la réputation, les biens ou la vie, et le plaisir de la vertu: alors sans cesser de la trouver aimable, on désertera ses drapeaux. Semblable à l’admirateur passionné de la musique, qui sort bruyamment d’un concert parce qu’on lui annonce que sa maison est la proie des flammes: il n’est pas insensible à l’harmonie: mais il est entraîné par un sentiment supérieur.

“Or, si les attraits de la vertu cèdent toujours à ceux du vice devant une raison froide qui analyse et qui calcule; que sera-ce dans l’entraînement de ces penchans dépravés qui se roidissent contre tout raisonnement impartial? Certes, alors l’honneur, placé entre la lumière qui développe les devoirs et la nuit profonde qui les couvre, éprouvant à la fois un attrait de vertu plus pur, plus doux, plus paisible, un attrait de plaisir coupable plus vif, plus violent plus impétueux, un attrait de vertu qui touche, qui invite, qui engage, un attrait de volupté qui remue, passionne, agite, transporte l’imagination: s’il est un seul incrédule qui sauve sa vertu d’un pareil naufrage, que, pour l’honneur de la raison son nom soit écrit en lettres d’or dans les fastes du monde! Peu d’autres noms iront briller à côté du sien.

“O vertu, ô morale, ô gloire, ô immortalité, pompeuses idoles à qui l’on veut ériger des autels sur les débris des autels de Jésus-Christ et de son Evangile! Vains simulacres des nations, on vous donne des yeux, et vous ne voyez pas, des oreilles, et vous n’entendez pas, des mains et nous n’agissez pas! Vous ne pouvez ni distribuer aux bons les couronnes de leurs mérites, ni lancer la foudre sur les méchans. Vous nous parlez de lumière, tandis que nous

vous demandons de bonnes œuvres. Descendez, descendez du trône où vous éleva l'esprit d'erreur et de mensonge. Tombez aux pieds de la religion, rendez-lui le sceptre du monde que vous êtes incapables de porter.

Ce mouvement a produit une vive impression sur l'assemblée et a couronné la première partie.

Dans son second point, l'orateur, dévoilant les vices inséparables d'une civilisation avancée, et traçant rapidement le tableau d'un état social où les systèmes auraient remplacé les croyances, où le doute tiendrait lieu de savoir, où chaque erreur aurait ses apôtres, chaque impiété ses docteurs, où tous les esprits seraient divisés, où la haine des personnes produirait la haine des raisons, où la logique perdrait son évidence, parce que les mots n'auraient plus de sens fixe et déterminé, l'orateur, disons-nous, a prouvé avec une dialectique irrésistible que, dans un pareil ordre de choses, il était impossible d'élever au milieu de la société le tribunal d'une opinion publique dont les arrêts constans, uniformes, fussent redoutables à tous les ennemis de l'ordre.

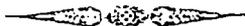
De là, passant aux lois coactives et pénales, il a prouvé également leur impuissance à réprimer les crimes publics.

« La religion seule, a-t-il dit, peut donner aux lois humaines cette force et cette majesté qui font trembler les coupables avant même qu'ils consomment leurs attentats. Isolées des dogmes sacrés de la religion, les lois se multiplient en vain. Que dis-je ? plus elles se multiplient, et plus la société se déprave ; car le monde intellectuel et moral ne marche pas plus au hasard que le monde physique. Toute société d'êtres intelligens a sa route tracée comme les planètes, et il n'appartient pas plus à une puissance créée de la gouverner hors de la religion, qu'il ne lui appartient de diriger un vaisseau dans la haute mer sans voiles et sans gouvernail, sans équipage et sans boussole. Les hommes peuvent, il est vrai, tenter cette périlleuse entreprise, parce qu'ils ne sont assujétis à l'ordre que par une chaîne souple et facile qui se prête aux écarts de leur liberté. Mais, à mesure que la religion s'éteint, un malaise indéfinissable s'empare du corps social. Les peuples s'agitent en tout sens parce qu'ils sont mal assis ; ils regorgent de richesses et ils ne sont pas heureux ; ils sont puissans et malheureux tout ensemble. Des symptômes alarmans, des bruits sinistres éclatent de toutes parts, et de temps en temps avertissent les guides des nations que les monarchies s'engagent dans des écueils. Cependant, la société poursuit son chemin et va roulant au milieu des tempêtes. Ce n'est pas que Dieu la perde de vue à mesure qu'elle se précipite, et que les ténèbres s'épaississent autour d'elle. Il venge par des châtimens périodiques la violation de l'ordre, pour contraindre les peuples de se souvenir dans le malheur des liens qu'ils ont rompus et qui les attachaient par la religion au trône de sa providence. Quelque temps, on méconnaît la main qui châtie ; on murmure les uns contre les autres ; on fait des efforts inouis pour maintenir l'ordre parmi les hommes. Mais ce qu'on aurait pris pour des moyens de salut se corrompt comme de lui-même ; les remèdes deviennent des poisons ; les changemens en apparence les plus heureux n'amènent que des craintes nouvelles ajoutées

aux craintes anciennes ; et il arrive que toutes les opinions ont triomphé, que tous les systèmes ont porté successivement la couronne sans que de meilleurs jours succèdent aux mauvais jours. Alors les conseils de la plus haute sagesse se troublent, les ressorts de la société s'embarrassent, les ténèbres éclipsent les lumières, les résultats accusent les desseins ; tout souffre, tout est malade, et, comme les naufragés dans le délire de la faim parlent de fruits délicieux qui rafraîchissent et du pain qui prolonge la vie, ou entend par intervalle les peuples sans religion parmi les merveilles de l'univers ! ses chaires sacrées, dépourvues de leurs habits de deuil, retrouvant après un long veuvage leurs orateurs et leurs oracles ! Qui me donnera de voir la religion, victorieuse de toutes les fausses doctrines, assise de nouveau sur le trône du monde moral, gouvernant les hommes de son sceptre pacifique, les conduisant à la science par la vérité, et au bonheur par la vertu ! Beauté des anciens jours, nos yeux te verront-ils encore ? Oui, les ténèbres seront dissipées, Sion sera revêtue de nouvelles splendeurs, et les peuples fatigués de révolutions et de mensonges, iront se reposer à l'ombre de l'arbre de vie que la religion a planté sur la terre. Les vents l'ont agité, les orages l'ont dépouillé de ses fruits ; la foudre a brisé ses branches ; mais son tronc immortel pousse tout-à-coup des rejetons plus vigoureux et plus multipliés. Puisse-t-il nourrir tous les peuples de ses fruits divins jusqu'à ce que, le temps ayant achevé son cours, ils prennent possession de ces nouveaux cieux et de cette nouvelle terre qui leur sont promis dans l'éternité !”

“ Qu'elle règne donc à jamais sur nous cette religion qui tient dans ses mains toutes nos destinées ! Que ses enseignemens se propagent et se perpétuent ; que ses préceptes recouvrent leur divine influence ; que son culte retrouve ses pompes, et son ministère ses apôtres ! Qui me donnera de voir ses pontifes redevenir la lumière et la gloire du monde ! ses temples sortis de leurs ruines se faire compter encore parmi les merveilles de l'univers ! ses chaires sacrées, dépourvues de leurs habits de deuil, retrouvant après un long veuvage leurs orateurs et leurs oracles ! Qui me donnera de voir la religion, victorieuse de toutes les fausses doctrines, assise de nouveau sur le trône du monde moral, gouvernant les hommes de son sceptre pacifique, les conduisant à la science par la vérité, et au bonheur par la vertu ! Beauté des anciens jours, nos yeux te verront-ils encore ? Oui, les ténèbres seront dissipées, Sion sera revêtue de nouvelles splendeurs, et les peuples fatigués de révolutions et de mensonges, iront se reposer à l'ombre de l'arbre de vie que la religion a planté sur la terre. Les vents l'ont agité, les orages l'ont dépouillé de ses fruits ; la foudre a brisé ses branches ; mais son tronc immortel pousse tout-à-coup des rejetons plus vigoureux et plus multipliés. Puisse-t-il nourrir tous les peuples de ses fruits divins jusqu'à ce que, le temps ayant achevé son cours, ils prennent possession de ces nouveaux cieux et de cette nouvelle terre qui leur sont promis dans l'éternité !”

La parole éloquent de M. Favet nous a rappelé plus d'une fois, les beaux jours de la chaire chrétienne. *Ami de la Religion.*



Mgr. de Montréal, à peine arrivé dans sa ville épiscopale venant de St. Isidore où il a terminé hier sa visite pastorale, doit repartir ce soir pour Boucherville afin d'y présider à la clôture des exercices du Jubilé. Nous avons de grandes actions de grâces à rendre à Dieu pour les bénédictions qu'il lui a plu de répandre sur les travaux de Mgr.; car la visite épiscopale fut cette année surtout accompagnée des fruits les plus abondans et des faveurs les plus signalées.

STE. ANNE DE VARENNES.—Le mardi 26 juillet, jour de la Fête de Ste. Anne, aura lieu à Varennes une cérémonie inconnue jusqu'à ce jour en ce pays. C'est le couronnement du tableau dit *miraculeux* de Ste Anne. Cette cérémonie, empreinte d'un pieux sentiment de foi et de reconnaissance, consiste à placer au dessus des images de Ste.

Anne et de la Ste. Vierge, des couronnes d'or, qui doivent être offertes, d'après le rite romain, par le chapitre diocésain. Cette fête sera présidée par Mgr., qui publia un mandement exprès pour l'instituer et en régler l'ordre et les dispositions. Une poignée extraordinaire sera déployée pour lui donner un éclat qui soit en harmonie avec son noble but. Nous avons eu l'avantage de voir les couronnes enrichies de pierreries, qui seront offertes en ce jour, et nous avons admiré la richesse de la matière et le bon goût de l'exécution. On espère qu'un bateau-à-vapeur partira de Montréal le 26 au matin, pour transporter à Yarences les nombreux pèlerins qui voudront assister à cette splendide cérémonie.

PROVINCENCE.—Oui, la Providence veille sur ce pays. Les dévouemens semblent à l'ordre du jour. Dieu pour rendre sans doute sa divine protection plus éclatante et sa bonté providentielle plus nécessaire, prend plaisir à multiplier les obstacles sur la voie des pieuses entreprises; et quand tous les calculs humains en ont démontré l'exécution impossible, voilà que tout-à-coup les obstacles s'évanouissent, et que les secours arrivent en dehors de toutes les prévisions, outrepassent les plus ambitieuses espérances, et font d'un projet chimérique aux yeux des hommes une œuvre facile sous les auspices de la Providence. Nous sommes avertis à ces réflexions par que ce vient de faire Mr. Olivier Berthelet en faveur des RR. PP. Oblats. Cet honorable Monsieur a fait don à Mgr. de Montréal, pour l'œuvre de la Mission, de sa magnifique propriété de Longueuil, provenant de la succession de M. Chaboyer. Melle. Berthelet fait elle-même don d'un constitut de cinq cents louis dont était grevée cette propriété, qui est ainsi donnée aux Revd. Pères franche de toute obligation. Ils doivent incessamment y fixer leur communauté, et s'occuper exclusivement du ministère des missions selon les règles de leur institut. Nous laissons à nos lecteurs le soin d'apprécier ce nouvel acte de généreuse bienfaisance, disons mieux, de charité catholique.

Québec, 14 juillet 1842.—Monseigneur l'Evêque de Québec, parti le 5 juin pour faire sa visite pastorale, est venu en ville avant-hier, en passant, et a visité Son Excellence le gouverneur général. Sa Grandeur est repartie hier pour continuer son itinéraire.

On nous écrit de Saint-Georges (Aubert Gallion), en date du 7 juillet, que M. MOYSE FORTIER, curé de cette paroisse, était parti ce jour-là pour visiter non-seulement les catholiques de Kennebec, mais encore ceux qui résident dans l'état voisin du Maine et qu'il ne devait être de retour de sa mission qu'après un mois de course apostolique. Cette partie de l'union américaine contient un nombre considérable de cultivateurs canadiens, surtout de jeunes gens de la Beauce, qui se sont trouvés dans la dure nécessité d'émigrer, dit notre correspondant, par le refus que les seigneurs du lieu font de concéder actuellement des terres. Nous croyons que les seigneurs de la Beauce ne sont pas les seuls qui refusent de concéder en ce moment, et qui attendent le résultat

dé l'enquête sur les droits seigneuriaux pour savoir à quelles conditions ils devront le faire à l'avenir.—*Gaz. de Québec.*

FRANCE.—On lit dans l'*Univers* du 5 juin :

Mgr. Walsh, coadjuteur de la Nouvelle-Ecosse, après un court séjour à Arras, vient d'arriver à Paris ; il s'est empressé de se mettre en rapport avec Mgr. l'archevêque, pour traiter d'affaires importantes qui l'amènent en France. On sait que le diocèse de la Nouvelle-Ecosse, comprenant l'île Breton, occupe une étendue de près de 400 milles de longueur sur environ 50 à 100 de largeur. On y rencontre à la fois la race française de notre ancienne Acadie, découverte par Samuel Champlain, d'Amiens ; des Ecossois fidèles à la cause des Stuarts, et qui émigrèrent à la suite des révolutions d'Angleterre ; enfin, des Irlandais, nouveaux venus, qui ont contribué à accroître le fonds de la population catholique. Cette population mêlée est restée jusqu'à ce jour à peu près sans direction commune, de sorte que Mgr. Walsh va trouver un petit royaume à organiser religieusement. Aussi ne fallait-il pour cette œuvre rien moins que son zèle apostolique et son talent déjà si bien apprécié en Irlande, où catholiques et protestans l'ont entouré d'une égale considération. Il s'est particulièrement fait admirer par son zèle pour la propagation de la *Société de Tempérance* ; il a été en quelque sorte le bras droit du célèbre Père Mathew ; il a également beaucoup contribué à étendre la société pour la *Propagation de la Foi*, qui compte aujourd'hui l'Irlande au nombre des royaumes les plus généreusement dévoués à ses progrès. De pareils antécédens font assez pressentir les résultats que le catholicisme doit attendre de l'administration future de la Nouvelle-Ecosse.

—Une croix vient d'être plantée solennellement à Bondy, près Paris.

Dés longtemps ce lieu était un pèlerinage très fréquenté, en mémoire de la miraculeuse délivrance de trois voyageurs que des voleurs assaillirent à cet endroit, alors désert. Ces malheureux, dans leur détresse, invoquèrent Marie et lui durent leur salut d'une manière manifeste. Une chapelle fut érigée en l'honneur de leur libératrice, et ils voulurent aussi y planter trois croix, en mémoire de l'événement, et comme témoignage de leur foi reconnaissante. Le temps avait usé ces signes révéralés ; dernièrement, on en avait préparé de nouvelles pour remplacer les anciennes, et c'est ce qui a donné lieu à la cérémonie dont nous parlons. Le petit-séminaire de Saint-Nicolas et celui de Gentilly s'étaient rendus à Bondy. La foule, qui était immense, imitait le recueillement des élèves de Saint-Nicolas.

Univers.

—La ville de Chanellie (Allier) a été témoin ces jours derniers d'une cérémonie touchante, qui prouvera que la religion a encore des racines bien profondes dans le sol français.

Les ducs de Bourbon, autrefois seigneurs de cette noble résidence, y avaient déposé une collection de reliques précieuses qu'ils avaient rapportées de Rome et de Jérusalem. Ces reliques avaient échappé comme par miracle aux désastres de 93, et ce n'est que cette année-ci qu'une restauration complète a été faite de cette dévotion autrefois si célèbre dans ce pays. Au jour indiqué, plus de dix mille étrangers se sont rendus de tous les points du département à ce pieux pèlerinage. Sept châssis élégantes étaient portées par vingt-huit vieillards de 70 à 80 ans, qui presque tous les avaient portées dans

leur jeunesse. Arrivée sur la grande place, au milieu de laquelle se dressait un arc-de-triomphe, la procession a dû faire une station pour laisser passer et repasser sous les saintes châsses une foule d'infirmes et de malades qui étaient venus de bien loin chercher des grâces et des remèdes à leurs maux.

Les autorités locales, la gendarmerie, la garde nationale, tout a concouru à cette fête, où ont éclaté la piété et l'enthousiasme le plus vrai. *Univers.*

—M. le ministre des affaires étrangères vient d'accorder douze demi-bourses au collège d'Antoura (Syrie) dirigé par MM. les Lazaristes.

De tels actes sont d'une politique habile et généreuse. Propager l'instruction chrétienne en Orient, c'est le meilleur moyen de propager l'influence du nom FRANÇAIS. *Univers.*

—On lit dans la *Gazette d'Innsbourg* :

“ Jusqu'à présent la France a observé une neutralité parfaite dans l'affaire des couvens d'Argovie ; mais il est arrivé tout récemment une dépêche du cabinet des Tuileries, dans laquelle ce cabinet se prononce en faveur de l'Autriche et des couvens, mais sans abandonner le ton de la conciliation. L'effet du bref du pape concernant les couvens de l'Argovie sera probablement de déterminer le clergé à faire des démarches auprès de la diète, dans le but de placer sous sa garantie les droits et les intérêts de l'Eglise.”

Flotille romaine sous les ordres du commandeur Alessandro Cioldi.— Les pyroscaphes en fer l'*Archimède*, le *Blusco de Garay* et le *Papin*, commandés par les lieutenans de marine *Ruffale Castagnola*, *Matteo Caraman*, *Propero Palomba*, sont arrivés de Londres le 8 juin, et se disposent à partir pour Rome. Le grand mâât de l'*Archimède* porte le pavillon du lieutenant-colonel de marine *Alessandro Cioldi*, commandant en chef de la petite division romaine.

On voit flotter à bord des trois navires le pavillon des Etats-Pontificaux ; la tiare, soutenue par deux clefs enlacées, couronne sur un fond blanc les images des apôtres saint Pierre et saint Paul.

Plusieurs circonstances rendent intéressant le voyage de cette flotille, construite à Londres pour le compte du gouvernement pontifical, par les soins de Mgr. Tosti, cardinal trésorier de la cour romaine.

L'escadrille remontera le Seine et l'Yonne, pour gagner la Saône par le canal de Bourgogne : le Rhône l'entraînera rapidement dans les eaux de la Méditerranée ; et, après avoir côtoyé l'Italie jusqu'à Ostie, elle ira recevoir sur le Tibre la bénédiction du Saint-Père.

Pour la première fois, une flotille étrangère, pavillon déployé, aura passé à travers le beau pays de France, de la Manche dans la Méditerranée.

Les pyroscaphes tirent maintenant trois pieds et demi d'eau, et ont vingt-cinq pieds de large en dehors des tambours ; mais ils sont montés par des officiers accoutumés à vaincre les obstacles de la navigation fluviale. Les hommes, que le rédacteur du *Commerce*, a vu monter en grand uniforme dans deux modestes liacres, pour se faire transporter au ministère de la marine, avaient l'honneur, l'année dernière, de remonter les premiers, sur un bâtiment à voiles, le Nil jusqu'à sa première cataracte, et, en mémoire de cette brillante expédition, inscrivait sur les colonnes du temple consacré à Isis, GRÉGOIRE XVI à côté de NAPOLÉON BONAPARTE.

Ils démontent maintenant les roues et les tambours, et déchargeront incessamment les bâtimens pour ne leur laisser qu'un tirant d'eau de deux pieds. Grâce à cette intelligente persévérance, substituant les chevaux naturels aux quatre-vingt-dix chevaux de MM. *Steward* et *Capel* (ce sont les noms des constructeurs des trois machines) ils remonteront l'Yonne ; et, comme nous osons l'espérer, traverseront avant le chômage le redoutable canal.

Ces petits remerqueurs font honneur à MM. *Ditchbur* et *Mare* qui les ont construits. Les Anglais admirent la coupe extérieure des navires français, quand les affaires ou le vent nous conduisent sur leurs rives : nous devons à notre tour reconnaître que la coupe des bateaux est élégante et le salon de l'Archimède décoré avec goût ; quant à l'ajustage des machines, il nous semble qu'il laisse beaucoup à désirer. MM. *Steward* et *Capel* auraient mieux fait de demander 76,000 fr. pour l'Archimède, au lieu de 15,000 écus romains, 61,000 francs au lieu de 12,000 écus pour chacun des autres ; cette légère augmentation ne les aurait pas exposés aux justes critiques des praticiens français.

Malgré ce défaut, le gouvernement pontifical doit être content de l'exécution. Une rivalité jalouse ne nous empêchera point de féliciter la cour de Rome d'une escaffille que, cependant, les Cavé et les Pauwels auraient bien pu construire.

Au reste, l'uniforme des marins du Saint-Père nous dédommage de la préférence accordée à l'industrie anglaise. Les officiers et les matelots portent en quelque sorte l'uniforme de notre marine. Les parisiens, qui admiraient, il y a quelques mois, l'équipage de la Belle-Poule, peuvent eux-mêmes, en voyant les hommes du Saint-Père, reconnaître la petite veste et le chapeau côtelé ; seulement, au lieu des mots Belle-Poule, le chapeau porte l'inscription *Martina-Romana*. Les officiers ont l'habit dit à la française avec épaulette d'or frangée, et les élèves de marine des aiguillettes d'or mélangé de soie bleue, comme les élèves de seconde classe.

Les bâtimens passent et l'uniforme reste ; ce choix est un bel hommage rendu par le Saint-Père à la tenue de la marine française.

L'appui prêté par les officiers français aux missionnaires catholiques, sur tous les points du globe, explique cette présence, dans laquelle nous aimons à trouver un lien de plus entre le Saint-Siège et la fille aînée de l'Eglise.

Univers.

ANGLETERRE.—Deux membres de l'Université d'Oxford, MM. Renouf et Douglass, disciples de l'école de Newman, viennent de rentrer dans l'Eglise romaine.

Globe.

IRLANDE.—Un nombre considérable d'évêques catholiques se sont assemblés à Dublin et on donne comme certain qu'ils ont pris la résolution de s'adresser au gouvernement dans le but d'obtenir une plus forte allocation parlementaire en faveur du collège de Maynooth, pour remplacer la chétive somme allouée jusqu'à présent pour l'éducation du clergé catholique irlandais par quelque chose qui soit en proportion avec les dépenses nécessaires pour soutenir cet établissement et avec les justes réclamations de la population qui appartient à cette communion. Nous apprenons qu'une députation de la part des évêques, à ce sujet, eut une entrevue avec le Lord Lieutenant. C'est

un sentiment unanime parmi le clergé catholique et les laïcs qu'on doit renoncer à cet octroi si Sir Robert Peel refuse de l'augmenter jusqu'à une valeur suffisante.

—Le correspondant d'une feuille irlandaise lui écrit de Lisbonne " que si les affaires ecclésiastiques du Portugal traînent tant en longueur, c'est que le machiavélisme du parti d'Espartero dans le cabinet met volontairement obstacle à leur arrangement définitif. Le bruit court que l'alliance spirituelle récemment conclue entre Sa Sainteté et la reine dona Maria II, à l'occasion du jeune prince, a porté beaucoup d'ombrage aux législateurs de l'Espagne."

Cette explication ressort naturellement de la conduite de l'Espagne à l'égard du Saint-Siège; mais nous ignorons jusqu'à quel point le parti d'Espartero peut influer sur la décision du cabinet Costa-Cabral.

Dans tous les cas, il ne nous paraît pas difficile de signaler dans les conseils du Portugal une influence venant de l'étranger et véritablement funeste aux intérêts de la foi catholique. Tout le monde, de ce côté, est suffisamment averti.

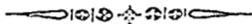
Univers.

STRATAGÈME DE DEUX NÈGRES.—Deux esclaves s'enfuirent de chez un planteur de la Virginie, en emmenant un cheval qui lui appartenait. Il se mirent en route dès la pointe du jour et se servirent du stratagème suivant pour échapper au danger d'être arrêtés.

Un des nègres lia fortement l'autre avec une grosse corde autour du corps, l'attacha à sa selle et le traîna ainsi avec lui. Lorsque le cavalier fut arrêté et questionné aux plantations qu'il traversait, il répondait que le coquin de noir avait déserté son maître et qu'il avait été assez heureux pour le rattraper; qu'il le ramenait à la plantation, où l'attendait le châtement qu'il avait mérité.

Ce stratagème réussit parfaitement. Le cavalier fut partout bien accueilli; on loua sa fidélité; il reçut toute sorte d'assistance et de secours, et son cheval et lui ne manquèrent de rien.

Arrivés à des endroits déserts, où ils ne pouvaient être aperçus, les fugitifs changeaient de rôles, le cavalier se laissait garotter et son camarade montait à cheval. Ils atteignirent heureusement les frontières de la Pensylvanie, d'où ils passèrent au Canada et furent ainsi libres dès qu'ils eurent mis le pied sur le territoire anglais.



LES DEVOIRS D'UNE FEMME.

CHAPITRE I.

Si le lecteur y consent, nous écouterons tout d'abord une conversation qui se tenait, il y a quelques années, dans une grande maison de petite ville. Cette petite ville, située dans le département de la Haute-Marne, à l'entrée des Vosges, était gracieusement posée sur le penchant d'une montagne, emplantant un étroit vallon de ses jolies petites maisons de pierre, lesquelles allaient s'éparpiller autour de la montagne voisine; car, de quelque côté que l'œil se dirigeât, il n'apercevait à l'horizon que les lignes onduleuses des collines verdoyantes, coupées par de délicieuses vallées où serpentait, cachée sous les saules, quelque rivière ignorée. La bienheureuse grande maison était bâtie dans le quartier le plus élevé de la ville; sa grandeur, son aspect

imposant et quelques vieux souvenirs, la faisaient communément appeler par les habmans *le Château!* Deux entrées y donnaient accès : l'une, toute moderne, fermée d'une grille royale, conduisait, par une allée sablée, bordée d'arbustes choisis, devant la façade de la maison ; un vaste et beau jardin s'étendait tout autour. L'autre entrée n'était rien moins qu'une tour quadrangulaire, ça et là marquée de sculptures émusées et trouquées par le temps, mais en revanche toute festonnée de lierre et richement empanachée de ravenelles sauvages. Par une porte basse on traversait une large voûte, et l'on se trouvait dans une basse-cour spacieuse ; une charmante tourelle, attachée à un debris croulant de muraille, y servait de colombier ; sur la droite, une salle des gardes à fenêtres ogivales s'était métamorphosée en écurie ; plus loin, le charmant vaisseau d'une élégante chapelle était devenu grenier à fourrages ; puis on se retrouvait sous les ombrages du jardin, qu'on eût pu, sans trop de complaisance, nommer parc, pour ses belles allées, ses massifs de verdure et ses frais réduits. Devant le perron de la maison s'étendait un beau gazon couronné de lauriers roses et blancs et de grenadiers fleuris.

Les heureux possesseurs de ce beau domaine, M. et Mme. Morand, se trouvaient donc ce jour-là dans un vaste cabinet, au premier étage de la maison. Assis devant une croisée ouverte, Mme. Morand tenait en main une tapisserie ; par moment elle s'arrêtait, regardait son mari, ou jetait un regard au dehors, sur les mille fleurs du jardin, sur la ville jetée comme à ses pieds, sur la campagne qui s'étendait au loin, ou sur deux beaux enfans qui se jouaient bruyamment dans l'herbe sous son regard maternel, car tout cela se voyait de la croisée ; M. Morand se promenait de long en large, dans une certaine agitation : c'était un homme d'une cinquantaine d'années, grand, coloré, robuste ; il s'arrêta devant sa femme, les mains croisées derrière le dos.

— Enfin, dit-il, c'est une chose terminée, nous voilà hors des affaires. Mais.... qu'allons-nous devenir maintenant ?

— Qu'allons-nous devenir ? reprit Mme. Morand ; cela vous embarrasse vraiment ! Mon cher mari se fait vieux et perd la mémoire ! Cependant, s'il veut se reporter à l'époque de notre mariage, il se rappellera nos conventions, à savoir : les projets de fortune s'ilôt réalisés, on quittera la province, on s'établira dans Paris (pour l'hiver s'entend), on conduira sa femme dans les meilleurs théâtres, dans les bals, les concerts, le grand monde, on recevra, on donnera des dîners, que sais-je ! enfin on honorera, du meilleur goût possible, les cent mille livres de rentes que la Providence nous aura départies.

— Je vous admire, répondit M. Morand, et à vous entendre, je me croirais à vingt ans, dit-il. Par malheur, dès que vous ne parlez plus, je me retrouve avec ma taille épaisse et mes cheveux gris, si bien que tous les plaisirs dont vous vous bercez me semblent un jeu hors de saison !.... pour moi du moins, ajouta-t-il prudemment, en voyant Mme. Morand jeter sa tapisserie sur la table à ouvrage, et se disposer à une réplique animée, pour ne rien dire de plus.

Mais comme si ces dernières paroles l'avaient désarmée, Mme. Morand reprit avec calme et sur un ton de reproche :

—Alors, et attendu que M. Morand se fait vieux, et que sa part ne serait plus aussi large dans les têtes promises, il laissera Madame sa femme, laquelle, pour le dire en passant, a dix ans de moins et n'a pas de cheveux gris, il la laissera au fond de sa province pour pleurer ses péchés et faire pénitence. Voilà les hommes ! Ils promettent tout, mais ne tiennent que ce qui leur plaît. Ils feront tout pour vous rendre heureuse, pourvu qu'il ne leur en coûte rien. En vérité, M. Morand, je croyais qu'il y avait une petite exception pour vous à cette règle, me serais-je trompée ?

—Eh bien ! à la bonne heure, dit M. Morand, qui s'attendait à un orage, demeurerait charmé de ce calme inattendu, voilà comme je vous aime, et nous allons nous entendre. Je le veux bien, nous allons à Paris, nous suivons les plaisirs du beau monde ; bals, théâtres, concerts, c'est à merveille ! et je comprends que ce ne soit pas trop pour vous de vingt-quatre heures par jour, pour vous disposer à ces fêtes ou pour vous en reposer. Mais enfin, soyez juste, que deviendrai-je moi ? Mon habit noir sera vite ajusté, on ne dîne qu'une fois par jour, les bals, les concerts, les théâtres ne s'ouvrent que le soir, que deviendrai-je cependant, durant les douze heures de jour, sans affaire, loin de mes bois, de mes terres, de mon jardin ? Je suis prêt à vous conduire partout ; mais encore n'aurez-vous pas pitié de moi ?

Il se fit là une pause. Mme. Morand gardait le silence, cherchant dans son esprit comment elle pourrait résoudre cette difficulté, et satisfait à l'activité désespérante de son mari ; car de rester plus longtemps dans ce qu'elle appelait une existence monotone, ridicule, de province en un mot, c'est à quoi elle ne voulait même plus penser. Toutefois elle connaissait trop bien son mari pour ne pas sentir toute la justesse de son observation. Ce n'était pas un homme du monde ; il s'y amusait volontiers un moment, mais c'était pour lui, une distraction et non une affaire. Ce n'était pas un homme de cabinet ; une fois son journal lu, il n'admirait guère des livres que la reliure ; et à part un grand volume, ayant pour titre *Voyage autour du monde*, avec lequel il s'endormait chaque soir, sa bibliothèque fort nombreuse et des plus brillantes, jouissait d'une paix profonde. Actif, laborieux, dressé aux affaires commerciales, il avait besoin d'agir et de parler ; les chances d'une entreprise longuement méditée, le désir du succès, la joie de la réussite, le gain qui couronnait l'œuvre, tout était là pour lui. Aussi n'eût-il jamais songé à désertier la place, et fût-il mort bravement dans son comptoir, si Mme. Morand n'eût été aus-i lasse des affaires qu'il en était glorieux et ravi. Comme on peut le croire il ne céda pas facilement ; il différa, transigea, prit des biais, dissimula ; oui, il seignit un grand désir de terminer, mais il fallait attendre la fin d'une opération, survenaient des entraves, les affaires s'embrouillaient, que sais-je ! Comme on peut le croire encore, toute la malice du digne homme ne put tromper sa femme ; il céda enfin, répétant comme tant d'autres en soupirant, et pour se consoler : Ce que femme veut, Dieu le veut, quelques-uns disent le Diable !... Il fallait donc sérieusement penser à occuper un tel homme. Mme. Morand y rêvait... Enfin après avoir pris et rejeté bien des partis, elle s'écria :

—Mais que nous sommes enfans avec nos embarras ! Voilà qui vous convient ! Faites vous nommer député ! Et toute radieuse de cette belle

imagination, elle regardait son mari d'un air qui semblait ajouter : Vous n'avez plus d'excuse maintenant, nous habiterons Paris !

—Député ! s'écria de son côté M. Morand, y pensez-vous ?

—Oui, sans doute, député ! Et pourquoi pas ? ne payez-vous pas le cens et au-delà ? N'êtes-vous pas assez riche ? Y a-t-il quelqu'un à qui vous cédiez le pas ici ? N'entendez-vous pas aussi bien les affaires que le vieux conseiller Darbraud qui nous représente aujourd'hui ? Le pauvre homme sera trop heureux de vous céder sa place ; il s'y ruine ! preuve assez certaine qu'il n'entend rien aux affaires. Vous serez donc député !

—Député ! député ! répétait M. Morand en continuant sa promenade d'un bout à l'autre de l'appartement ; et commençant à caresser cette pensée avec une certaine complaisance : Au fait, reprit-il, si je faisais les affaires du pays com me j'ai fait les miennes, ce ne serait point trop mal ! Après tout, il s'agit de ne pas s'intimider, et un commerçant ne ferait peut-être pas un mauvais ministre du commerce ou des finances ; nous savons compter au moins !

—Tenez, M. Morand, il faut s'arrêter à cette idée ; plus j'y songe et plus elle me convient. Voyez comme je suis raisonnable : je consens à demeurer ici tout le temps nécessaire à votre nomination ; après quoi nous nous rendrons à Paris, avec un titre et une position convenables. Au moins nous ne serons pas perdus dans la foule et nous verrons la bonne compagnie ; vous aurez des affaires pour tuer le temps ; j'aurai quelques distractions, quelques plaisirs. Une femme de député va partout... mais oui partout, même à la cour ! Il faut en convenir, nous ne pourrions mieux user de notre fortune.

Il serait superflu d'écrire toutes les conversations qui se tinrent à ce sujet. Toujours est-il qu'en peu de temps, M. Morand ne songea plus à autre chose. Les préparatifs, les luttes souterraines, les secrètes influences, en un mot tous les préliminaires qui mûrissent une élection l'absorbèrent complètement. Il tira merveilleusement parti de la position que lui donnait l'abandon des affaires : il commença par réunir ses parens, ses amis ses connaissances, dans de magnifiques dîners.

—Maintenant, répétait-il, nous voulons jouir de nos travaux : nous avons été assez heureux pour réaliser une assez belle fortune, il faut s'en faire honneur avec ses amis. Bientôt sa maison devint le rendez-vous de toute la ville, les soirées, les bals, s'y succédaient sans relâche.—Il y a du plaisir à voir l'argent dans de telles mains, répétait-on partout ! Les magnificences de M. Morand ne s'arrêtaient pas là : il avait pris le parti de ne plus marchander aucun de ses fournisseurs : J'ai fait mes affaires, disait-il, chacun son tour. Un fermier, un locataire venaient-ils payer, il passait sur toutes les difficultés, accordait les réparations demandées, prévenant même les demandes. Avait-il quelque ouvrier en journée, il doublait le pour-boire habituel. L'hiver il fit distribuer quelques milliers de fagots au pauvres. Mais ce qui mit le comble à sa réputation, c'est qu'il céda gratuitement à la ville, pour être démolie, une vieille maison, la seule qui ne fût pas dans l'alignement et qui troublât l'effet d'une charmante petite place qui servait de promenade. Il s'éleva donc de toute part, dans cette innocente petite ville, un concert de louanges et d'acclamations qui suivait partout l'habile M. Morand.

Il y avait un an^{que} durait ce manège, lorsque la dernière session fut close ; on s'occupa des élections. M. Morand avait bien fait jouer ses batteries ; car, sans qu'il fit la moindre démarche, une foule d'amis et de connaissances lui dirent : Mais vous devriez vous faire nommer député, cela vous convient ! —Moi ! s'écriait M. Morand, y pensez-vous ? J'aime mieux ma tranquillité ! Ne suis-je pas heureux ici ? Mais que voulez-vous que j'aille faire là-bas ? —C'est vrai, on peut dire que rien ne vous manque ; mais on se doit à son pays ! Allons décidez-vous ! Mettez-vous sus les rangs et nous vous promettons une belle majorité.—Non, non, ne m'en parlez pas, l'ambition perd l'homme !—Mais est-on ambitieux pour défendre les intérêts de ses concitoyens ! reprenait-on.—Je ne dis pas cela ; mais savez-vous, vous autres, que c'est une affaire, cela ? qu'une fois la dedans, on ne s'appartient plus ! que c'est à en perdre le repos et la santé ? Voilà comme j'entends cela moi ! Aussi on ne m'y prendra pas. Mal peste ! je serais un joli garçon !—Ah ! ah ! voilà qui n'est pas raisonnable ! s'écriait-on : on se modère un peu, on se ménage, on ne se met pas à la chaîne, et les affaires se font tout de même. Puis on se disait : Quel homme ! c'est celui-là qu'il nous faut ! Et on reprenait : Allons, M. Morand, il y faut penser ; rendez-nous ce service ; vous êtes l'homme du pays !—Tarare ! tarare ! je suis l'homme du pays ! Charité bien ordonnée commence par soi, mes amis ! J'ai quitté les affaires me voilà hors d'un guépier, croyez-vous honnement que j'aille me reposer sur un nid de couleuvres ? Voyez-vous, tous les hommes ne se ressemblent pas ! Je me connais moi, quand j'entreprends une affaire, j'y sue sang et eau.... Ah bien oui ! on se ménage, on se modère ! A qui dites-vous ça ? Faut-il avoir du sang dans les veines pour se tenir tranquille, quand tout va de travers ? Non, non, je me connais, vous dis-je, et je suis assez bête pour m'aller toujours fourrer sous les roues. Causons d'autre chose !

Il va sans dire que ces propos se renouvelèrent mille fois, et qu'enfin M. Morand se rendit aux sollicitations de ses amis ; mais il était bien constaté que le digne candidat se sacrifiait pour ses concitoyens, qu'il acceptait malgré lui et pour les obliger. Aussi ce fut un triomphe pour la cité, lorsqu'enfin M. Morand déclara formellement se présenter à la députation. Comme on le lui avait promis, il fut nommé avec acclamations par une majorité considérable. A cette occasion toute la ville fut illuminée, une sérénade fut donnée sous ses fenêtres, et le bas peuple alluma un feu de joie autour duquel on dansa toute la nuit. Cependant M. Morand soutenait admirablement son personnage, d'autant mieux qu'il commençait à se croire l'homme indispensable. D'ailleurs, se répétait-il continuellement, pourquoi ne ferais-je pas les affaires du pays ! j'ai si bien fait les miennes ! Quant à Mme. Morand, elle ne se possédait plus de joie ; elle allait trôner dans Paris, au lieu de l'habiter obscurément ; les plus magnifiques salons s'ouvriraient devant elle ; une foule de solliciteurs l'adulerait, comme une reine ; enfin, il n'y avait rien de délicieux et de séduisant que ne pût se permettre une femme de député ! Bientôt on se disposa à partir. Du moment où commencèrent les préparatifs, malgré lui M. Morand devint triste : il quittait une position charmante et paisible pour une existence bruyante et agitée ; il le voyait bien ! Au fond et dans le calme de sa conscience, il ne se sen-

taut pas impérieusement appelé à cette vie politique par un irrésistible désir de s'élever. Non, il aimait le repos. Ses talens n'étaient pas si rares que ce lui fût une obligation de les consacrer à son pays ; il pouvait bien se l'avouer ! enfin, et après tout, créer des usines et faire des lois, il y avait bien la quelque différence ; il en fallait convenir. Et puis, abandonner une si ravissante maison, de si beaux jardins, une vue si magnifique, ses habitudes, ses aises, ses parens, ses amis, ses connaissances, l'air natal, sa mise campagnarde et commode, à quoi ne tient-on pas ? Durant les derniers jours qui précédèrent son départ, il allait visiter tour à tour ses propriétés, ses fermes, et la pensée de s'en séparer pour longtemps devenait un crève-cœur pour lui ; aussi revenait-il de ses courses fatigué, soucieux, sans appétit. Quelle différence avec le temps passé bonDieu ! Quand vint le jour du départ, il se fit une violence extrême pour faire bonne contenance devant ses amis, qui tour à tour le prenaient à part, l'un pour lui recommander à l'oreille quelque affaire, l'autre pour lui donner quelque bon avis politique ; en sorte que le pauvre homme rassurait celui-ci, remerciait celui-là, souriait à tous, quand il se sentait le cœur bien gros et l'œil bien humide. Il parut enfin avec sa femme et ses enfans.

Une fois à Paris, on ne pensa plus tout d'abord qu'à s'y établir magnifiquement. On loua un bel et vaste appartement de la Chaussée-d'Antin ; on se donna deux équipages ; on arrêta un habile cuisinier, on se mit en un mot sur un pied parfaitement distingué. Je vous laisse à penser si M. Morand, arrivant à la chambre dans un confortable coupé, avec des laquais chamarrés, dut produire quelque effet ! Bien au-delà de ses espérances vraiment, car, tandis qu'il ne songeait qu'à soutenir honorablement son titre de législateur, il se vit remarqué, recherché, les ministres lui parlaient, s'informaient de sa santé, les héros de l'Opposition montaient dans sa voiture et se faisaient reconduire par lui. On le venait visiter ; insensiblement on prit l'habitude de se réunir chez lui à dîner, en soirées ; son salon devint salon politique ! Et qu'on ne s'imagine pas que M. Morand se laissât éblouir par l'importance qui lui était acquise. Non, c'était un homme de sens. Il comprenait fort bien le motif de son succès, mais il trouvait naturel que chacun brillât par son beau côté : celui-ci par son éloquence, celui-là par sa fortune. D'ailleurs les affaires ne l'effrayaient point, il aimait à s'en mêler, à y mettre du sien, et il n'était pas encore le plus maladroit. Et puis, s'il lui échappait une bévue, (et à qui n'en échappe-t-il pas ?) on trouvait mille raisons pour l'excuser et lui pardonner. En outre, il avait un habile et puissant auxiliaire en Mme. Morand ; celle-ci était bien ce qu'on appelle dans le monde une femme d'esprit, c'est-à-dire une femme adroite, osée, de dehors, vive à parler, habile à se parer des plumes ramassées en tout lieu ; et cette alliance de l'adresse et du bon sens paraît à bien des insuffisances. M. Morand avait donc tout sujet de satisfaction dans ses débuts politique ! Par malheur, toute médaille a son revers, et M. Morand, comme un simple mortel, devait avoir ses tribulations. Tribulations bien insignifiantes, bien légères en apparence ; mais ne suffit-il pas d'un caillou pour renverser un char de triomphe ! Voici le fait : M. Morand recevait les principales feuilles politiques que ses collègues venaient lire chez lui ; pour égayer la matière, lourde et

monotone à ses yeux, il lisait volontiers les petits journaux, et riait à mourir des caricatures, charges, facéties et cop-à-l'âne dont on abreuvait ses collègues. Mais un jour... un jour fatal ! il y lut en toutes lettres son nom, son propre nom ! accompagné des drôleries les plus bouffonnes, des insinuations les plus ridicules dont on ait jamais chargé la tête d'un législateur. Il relut deux fois la page exécrable, c'était lui. Rouge et pâle tour à tour, furieux et hors de lui, il courut vers sa femme :

— Lisez, madame, lisez, s'écria-t-il, en lui tendant la feuille abominable, et tombant accablé dans un fauteuil.

— Quoi ! c'est cela qui vous agite ? lui dit sa femme après avoir lu. Mais ce sont des misères ; tous vos collègues en sont là ! N'en dites pas un mot, ne laissez pas échapper la moindre plainte, et demain ce sera le tour d'un autre.

— Les drôles !... les misérables !... Se jouer ainsi de l'honneur des familles ! je leur apprendrai... Je leur ferai voir... Non, non, cela ne se passera pas ainsi, voyez-vous !... Je ne suis pas un parisien, moi !... Je n'entends rien à ces jeux-là. Je le ferai voir, morbleu ! mais avez-vous bien lu ?...

— Sans doute, j'ai lu ; allons un peu de calme, et tout cela s'appaisera. Il en est de ces gens-là comme des insectes, plus on s'agite et plus ils s'acharnent.

— Le croyez-vous ?...

— Assurément ! demain ils tomberont sur quelque autre.

Il n'en fut pas ainsi, la mine une fois ouverte, fut impitoyablement exploitée, et chaque jour amenait quelque douceur nouvelle à l'adresse de M. Morand. Le digne homme n'y put résister ; il perdit le repos et la joie, et commença de regretter amèrement sa chère petite ville, sa maison si paisible, son existence autrefois si douce ! Cette vie factice et toute d'emprunt lui pesait horriblement. Il faut être né là-dedans, répétait-il souvent à sa femme ; pour moi, j'y abrège mes jours. A tous ces ennuis vint se mêler un chagrin, la santé de sa fille, enfant de dix à douze à ans, s'altérait. Les médecins attribuaient ce dépérissement au changement d'air ; le changement d'habitudes devait y contribuer aussi. La pauvre enfant, jetée dans le monde à la suite de sa mère, n'avait pu supporter la fatigue des soirées, les veilles prolongées, l'air vicieux des théâtres et des salons, elle surtout, qui jusque-là n'avait respiré que l'air si pur du matin, les parfums des jardins, la brise virginale des champs, et elle se fanait comme une fleur semée à l'ombre et transplantée sous un soleil brûlant. Tous les soins devenaient inutiles. Aussi dès le retour du printemps, on quitta précipitamment Paris. M. Morand y laissait son fils. Edouard, l'aîné de sa sœur, placé depuis quelques mois au collège.

M. et Mme. Morand eurent le bonheur de voir leur fille se ranimer et reprendre ; et les couleurs déjà pâlies, reparurent fraîches et vermeilles, sous la douce influence de l'air natal. — Nous ne pouvons plus penser à ramener cette enfant à Paris, dit un jour M. Morand, ce serait la tuer ! Comment faire ?... Et le digne homme pensait : “ Que ne restons-nous ici avec elle ? Je suis si las des grandeurs ! ” Mme. Morand devina tout aussitôt cette arrière-pensée sur la figure de son mari ; elle demeura pensive, intérieurement combattue entre l'amour maternel et l'amour des plaisirs. Renoncer sitôt à une position si brillante, aux enivrements du monde, au tumulte des fêtes, pour vivre tris-

tement, obscurément, comme une bourgeoise en province ! Mais sa fille !... mais Paris !.... Elle trouve un biais.—Eh bien, dit-elle, nous n'avons qu'un parti à prendre, notre pauvre Edouard est à Paris, nous y passerons l'hiver avec lui. Mettons Geneviève au couvent, et tout l'été nous serons auprès d'elle. Il n'en coûtera pour la quitter ; mais nous ne pouvons mieux faire. Il faut se partager entre ses enfans.

—Vous voulez mettre votre fille au couvent ! reprit M. Morand doublement blessé de ce parti qui le rejetait dans la vie politique dont il était fatigué, et qui froissait ses préjugés libérateurs. En voulez-vous faire une dévote ?

—Vous me faites pitié, M. Morand, souffrez que je vous le dise. La dévotion ne m'étouffe pas, Dieu merci ! Mais sachez que tout ce qu'il y a de distingué dans le monde sort du couvent. Les couvens reviennent de mode !

M. Morand haussa les épaules et se soumit ; quelques jours après, M. et Mme. Morand allèrent visiter ensemble un couvent situé aux portes de la ville ; on y arriva par une allée de tilleuls. Introduits dans la maison, M. Morand ne put contenir sa surprise, il avait sous les yeux un intérieur dont le charme saisissait : des bâtimens en forme de cloître, une humble chapelle dans le fond toute pavoisée de vignes, de chèvre-feuilles et de jasmains en fleur ; au milieu de la cour, des buissons de roses, des massifs de verdure, et par dessus les toits, les cimes verdoyantes des marronniers ; de tous côtés des échappées sur la campagne. M. et Mme. Morand entrèrent dans un parloir éclatant de propreté.

—Voilà une admirable maison, disait M. Morand, il en faut convenir ! La supérieure survint, c'était une femme d'une cinquantaine d'années, dont la figure aimable et bonne, les manières simples et ouvertes prévenaient tout d'abord. Elle exposa le système d'éducation suivi dans sa maison : Nous nous efforçons, dit-elle, d'élever les enfans dans la crainte de Dieu, l'amour de la famille, le goût du travail et de la simplicité. Notre programme est bien modeste, comme vous voyez : cependant il me donne encore quelque peine pour le bien tenir.

M. Morand goûta cette simplicité. Mme. Morand regrettait de n'avoir pas à choisir. En conséquence, la veille du retour à Paris, on conduisit Geneviève au couvent.

La suite au prochain numéro.

COLLÈGE DE CHAMBLY.

LES EXERCICES LITTÉRAIRES DU COLLÈGE DE CHAMBLY auront lieu le 27 du présent en UNE SEULE SÉANCE à laquelle sont invités tous les amis de l'Éducation et qui commencera sur les 9h. A. M.

Cette séance sera précédée de plusieurs jours d'EXAMENS PRIVÉS, auxquels les parens des Éèves seront admis. Après la distribution solennelle des prix commenceront les vacances, et la rentrée des classes se fera le 6 de septembre prochain.

J. A. F. CHOLETTE, P^{TR}E. DIR.

PROPRIÉTÉ DE J. C. PRINCE. P^{TR}E. DE L'ÉVÊCHÉ. } MONTREAL :
 IMPRIMÉ PAR J. A. PLINGUET, IMPRIMEUR. } RUE ST. DENIS.